

ÉDITH  
REFFET

Le Bout  
du Monde

nos plus belles années

## Octobre 1943

Toute la journée j'ai pensé à Jo. Elle ne m'a pas écrit depuis le 30 juin. Alors que j'étais sa meilleure amie et que trois ans passés ensemble à l'École Normale de Chambéry avaient créé entre nous une intimité qui nous permettait d'être lucides jusqu'au cynisme et franches jusqu'à l'impudeur. J'ai pensé aux heures d'étude – délicieuses dans mon souvenir mais que notre impatience de vivre faisait alors paraître mortellement longues – aux interminables promenades par rang de trois – en troupeau, disions-nous – qui se déroulaient sans que nous échangions le moindre mot, dans le lourd silence des révoltes intérieures... J'ai pensé à notre première rencontre...

Je peux mourir vieille, très vieille, après avoir oublié bien des choses que j'aurais crues inoubliables, mais de cette première rencontre avec Jo, je me souviendrai toujours...

Je revois l'immense salle de récréation de l'École Normale. Immense et froide. Les rideaux noirs de la Défense Passive, de chaque côté des fenêtres. Des malles, çà et là, sur le dallage. De temps en temps le concierge en apporte une nouvelle et une nouvelle normale arrive. Quelques-unes se connaissent déjà et bavardent. D'autres songent, assises sur leurs bagages. Je revois le ciel, au-delà des fenêtres. Le ciel du 1<sup>er</sup> octobre 1939. C'était un ciel mi-bas d'automne, sans luminosité extraordinaire, mais qui cependant n'écrasait pas la ville, un ciel qui permettait aux feuillages de respirer. Je revois, sur les murs de l'école, la vigne vierge. Rouge. Intensément rouge. Rouge comme notre jeunesse. Et aussi, plus loin, dans la cour – combien de pas avons-nous faits depuis dans cette cour, combien de paroles y avons-nous échangées ? – les platanes brunis dont la teinte me parut si chaude.

La lumière incertaine de l'après-midi finissante mettait sur nos visages – je veux dire sur le visage de Jo – une imprécision qui la rendait plus belle. Car tout de suite je

la trouvai belle. Elle se tenait dans un petit renfoncement ménagé entre le piano et un radiateur. Seule, bien entendu. C'est pourquoi je la remarquai. La lumière arrivait de biais sur son visage et réellement ce visage fut pour moi une des rares révélations de la beauté qu'il m'a été donné de connaître.

Plus tard j'ai entendu discuter devant moi la beauté de Jo. Néanmoins, je n'en ai jamais douté. Car le 1<sup>er</sup> octobre 1939, vers quatre heures de l'après-midi, cette beauté s'est imposée à moi et Jo est devenue mon amie. C'est complètement idiot mais c'est vrai. Et c'est d'ailleurs magnifique. Dès cet instant, j'ai compris que Jo aurait toujours besoin de moi. Au fond, si j'avais soupçonné que sa beauté mentait, si j'avais pu prévoir que son âme était moins profonde que son regard, je ne lui aurais pas accordé mon amitié et j'aurais mal agi. Mais ce jour-là, devant l'ovale parfait de son visage, devant la ligne sage des longs cheveux blonds qui tombaient en rouleaux sur son épaule et en face du sourire qu'à travers moi elle adressait à la vie (les

êtres ne comptent pas pour Jo : la vie seule importe) je n'ai pu faire autrement que de sourire à mon tour et d'aller vers elle.

– Vous êtes seule, ai-je dit. De quelle école venez-vous ?

Elle arrivait d'un Cours Complémentaire éloigné dont elle était effectivement la seule représentante. Elle m'expliqua que sa mère n'avait pu l'accompagner, leur exploitation agricole, qui à ses dires me parut importante, exigeant une surveillance de tous les instants.

Elle me prit la main et elle ajouta :

– Mais je ne suis pas seule, puisque vous êtes là.

Ce jour-là, je suis devenue l'esclave de Jo. Elle avait d'ailleurs plusieurs esclaves, comme une reine a plusieurs demoiselles de compagnie. Il me vient seulement aujourd'hui à l'idée que Jo a peut-être gâché ou empêché bien des choses ; ainsi mon amitié avec Sandra qui aurait pu être plus pleine, plus riche, si Jo n'avait accaparé tant de mes heures ; des lectures, des découvertes, des aventures spirituelles